

## Introduction

---

Au fronton de la philosophie occidentale est inscrite la parole de Socrate : « je sais que je ne sais rien ». On sait d'ailleurs que ce dont on a fait un commencement traduit plutôt une rupture avec les philosophes dits présocratiques, qui étudiaient la Nature ; l'humilité socratique rabat la sagesse à hauteur de l'homme : elle est désormais conscience de soi, plus précisément de son ignorance, et non connaissance d'objets. Un long divorce est prononcé entre la science et la pensée, dont les multiples arrêts jalonnent l'histoire de notre philosophie.

Spinoza, a priori, serait à remiser chez ces Présocratiques puisqu'il entend parler du point de vue de la Nature et traiter le sujet humain comme un objet de science parmi d'autres : « je considérerai les affects humains comme s'il était question de lignes, de figures et de volumes » (*Éthique* III, préface). Il est d'ailleurs reconnu que la conscience ne tient pas dans sa pensée la place principielle qu'elle occupe chez Descartes, lequel se voyait comme l'héritier de Socrate – même si je ne sais rien, je sais que j'existe – faisant jaillir de la réserve socratique une suite admirable de conséquences. Tandis que Spinoza, dédaignant ces voies, renouerait avec les lointains Éléates, se plaçant de plain-pied avec l'Être pour bâtir une superbe, mais intempestive, Ontologie. De là, du reste, l'abord intimidant de son œuvre principale. Ainsi Bergson, dans un texte célèbre, évoquait avec humour « le formidable attirail des théorèmes avec l'enchevêtrement des définitions, corollaires et scolies, et cette complication de machinerie et cette puissance d'écrasement qui font que le débutant, en présence de l'*Éthique*, est frappé d'admiration et de terreur comme devant un cuirassé du type Dreadnought<sup>1</sup> ».

N'est-ce pas cette appréhension qui pousse à se tourner vers des opuscules tels que celui que le lecteur a dans ses mains ? Mais qu'espère-t-on y trouver ?

---

1. Bergson, « L'intuition philosophique », *La pensée et le mouvant*, PUF, p. 123-124.

Quelque chose, sans doute, comme une visite guidée du cuirassé, un aperçu de la salle des machines, un tour de rade peut-être, d'où rapporter quelque souvenir, une formule commode, de celles qui permettent de ranger l'auteur sur une étagère encyclopédique. Ainsi a-t-on pu caractériser le spinozisme comme un « rationalisme absolu » ; ou bien, une philosophie de l'immanence, ou encore de la subversion (pour s'en féliciter ou le déplorer). Citons aussi pour mémoire la belle « intuition philosophique » (mais, de son propre aveu, tout aussi difficile d'approche) que Bergson oppose dans le même passage à la figure mécaniste du cuirassé, parlant notamment « d'une coïncidence entre l'acte par lequel notre esprit connaît parfaitement la vérité et l'opération par laquelle Dieu l'engendre ». Toutes caractérisations parfaitement justes et vraies, mais d'un genre qui, pour paraphraser Vauvenargues, éclaire sans réchauffer... sans compter que leur laconisme a encore de quoi rebuter. Avec le risque d'en retenir une sorte de sésame permettant face à tout problème de lever sans frais les difficultés.

L'image même du Dreadnought est révélatrice d'une certaine conception de l'histoire de la philosophie, qui perçoit les systèmes comme de grandes machines de guerre, caparaçonnées contre toute objection et destinées à livrer bataille aux autres grands systèmes, tout aussi irréductibles. De sorte que ce n'est pas seulement le débutant, mais aussi le spécialiste que l'anxiété saisit d'avoir à réduire le vaisseau aux dimensions d'une maquette inévitablement dérisoire et prenant l'eau. Mais l'appréhension, ce mélange d'admiration et de terreur dont parle Bergson, vient ici d'un préjugé selon lequel il faudrait posséder la totalité du système formant bloc, dans son fonctionnement général comme dans le détail de son arsenal, sous peine de quoi on s'exposerait à couler, à envoyer le bâtiment par le fond suite à quelque mauvaise manœuvre, contresens ou imprévoyance d'une objection-torpille. Nulle philosophie plus que celle de Spinoza ne semble devoir nourrir un tel sentiment quelque peu paranoïde, et il est de bon ton d'ironiser sur la forme absconse de ses démonstrations géométriques. La question du commencement, si naturelle au cartésianisme, semble avoir été un écueil pour l'auteur de *l'Éthique*, qui a laissé inachevés tous les textes devant servir, d'une façon ou d'une autre, de propédeutique à son grand ouvrage, lequel

nous jette sans préambule dans la Cause de soi et son attirail de définitions, axiomes et propositions qui ne prendront tout leur sens qu'en de lointaines conséquences. Ces introductions inabouties, et cette abrupte entrée en matière de l'œuvre majeure, tout cela n'est-il pas fait pour décourager ? Et, si nous courons à la fin de l'ouvrage, ne lisons-nous pas que « tout ce qui est excellent est aussi difficile que rare » ?

Nous rencontrons dans la correspondance du philosophe un personnage qui semble avoir éprouvé un sentiment de ce genre : il s'agit d'un certain Johannes Bouwmeester, auquel Spinoza écrit pour l'encourager à persévérer dans l'étude de la philosophie. C'est qu'il paraît manquer de « confiance en ses propres capacités » au point de « craindre de poser une question ou d'énoncer une proposition qui ne sentît son savant » (Lettre 28). Enhardi par l'éloge prodigué par le maître à l'égard de ses « dons naturels », le jeune Johannes se risque à lui demander « s'il peut y avoir une méthode par laquelle nous puissions en toute sécurité et sans ennui avancer dans la réflexion sur les sujets les plus élevés ? » À quoi le philosophe répond qu'il existe bien une telle méthode, ajoutant que pour la mettre en œuvre, « il est nécessaire avant tout de distinguer entre l'imagination et l'entendement », c'est-à-dire entre ce qui relève de notre propre puissance de comprendre, et ce qui dépend des causes extérieures ; mais, ajoute-t-il, « il n'est pas nécessaire de connaître la nature de l'âme par sa cause première » (c'est ainsi que procède l'*Éthique*) ; « on peut se contenter d'une petite description (*historiola*) de l'esprit ou des perceptions, comme celle qu'enseigne Bacon » (Lettre 37). Suivant librement ce conseil, nous proposerons ici une *petite description* de quelques textes ayant pour point commun la distinction du savoir et de l'ignorance, le but étant non de parcourir la doctrine à grandes enjambées, et faire, comme on dit, le tour de la question, mais plutôt de soutenir les premiers pas sans perdre pied, d'amorcer l'entreprise sans préjuger de ses fins les plus hautes, ni laisser ce qu'on ignore encore recouvrir ce qu'on sait déjà.

Et cela reconfortera peut-être déjà de constater qu'on trouve, et en abondance, chez le philosophe du « savoir absolu », des abîmes d'ignorance qu'il ne craint pas d'avouer : sans souci d'exhaustivité, on en effeuillera ici un petit florilège : « je ne connais pas tous les attributs de Dieu » ; « nul ne

sait ce que peut le corps » ; « je n'ai pas de la Bible une connaissance claire, bien que j'aie passé des années à l'étudier » ; « à quelle fin a écrit Machiavel, cela n'apparaît pas suffisamment »... C'est sur un océan d'ignorance que navigue le spinozisme ; en quoi le Sage ne se distingue pas des hommes en général. C'est nous tous qui, « pareils aux vagues de la mer, mues par des vents contraires, sommes ballottés, ignorant ce qui nous adviendra et quel sera notre destin » (*Éthique* III, 59 scolie). Mais à chaque fois que Spinoza dévoile un de ces gouffres d'ignorance, il ajoute aussitôt : cela ne fait rien. Il admet les lacunes, mais ne les considère nullement comme des avaries mettant son navire en péril ; le danger, en revanche, serait d'y dénoncer des manques invalidant l'entreprise, et de permettre au gouffre d'envahir le bâtiment. Nous verrons donc Spinoza poursuivre partout et toujours un même objectif : distinguer avec soin ce qu'on sait de ce qu'on ne sait pas, afin d'éviter, non pas tant, comme Socrate, de croire savoir quand on ne sait pas, que de se laisser emporter à croire qu'on ne sait pas quand et là où l'on sait. Car partout sévissent les partisans de la « réduction à l'ignorance », qui s'acharnent à noyer le pas, étroit mais ferme, gagné par la certitude. Ce petit ouvrage, destiné à ceux qui ne savent ou ne croient pas savoir grand-chose de la philosophie de Spinoza, et s'effarouchent de leur propre ingénuité, se propose de montrer sur quelques points choisis comment le spinozisme, qu'il soit cuirassé ou frêle esquif, sans folle ambition de l'abolir ou de l'absorber, *fend* la mer de l'ignorance qui, tout naturellement, borde les rivages de l'homme.

## Le spectre de l'ignorance

---

### Les obscurantistes

La correspondance de Spinoza donne à voir, gravitant autour du solitaire de Rijnsburg, un petit monde curieux de personnages plus ou moins sympathiques, infatués et impétueux, plus enclins à dispenser des leçons au philosophe qu'à en recevoir, et le tarabustant d'argumentations spécieuses, toujours la même en fait : mais enfin, vous ne savez pas tout ; comment pouvez-vous affirmer que... n'est-il pas présomptueux de... bref, puisque vous ne savez pas tout, avouez que votre science n'est rien. Ce sont des théoriciens du Découragement. Parée de leur rhétorique, l'Ignorance prend corps, devient être, puissance dissolvante, universel creuset, réduisant à son néant tout savoir effectif. S'ils font mine de requérir ses lumières, c'est pour mettre le philosophe à l'épreuve, lui faire reconnaître les limites de ce qu'il peut. Voici Hugo Boxel qui, dans son acharnement à convaincre son correspondant de l'existence des spectres, paraphrase Hamlet : il y a plus de choses dans le monde que n'en contient votre philosophie. Vous ne connaissez pas, par exemple, tous les attributs de Dieu : est-ce une raison pour nier son existence ? Donc, admettez que les êtres invisibles, dont on ne sait rien, existent, précisément parce qu'on ne les voit pas (Lettre 55). Et Guillaume de Blyenbergh, « philosophe chrétien », qui oppose aux raisonnements de Spinoza, non pas d'autres raisonnements, mais la « parole révélée ou volonté de Dieu » : « si, après un minutieux examen, ma connaissance naturelle semble entrer en contradiction avec la parole divine, ou ne pas s'accorder avec elle, cette parole s'impose à moi d'une autorité telle, que je préfère mettre en doute les concepts prétendus clairs formés par moi-même, plutôt que de leur donner le pas, ou les dresser contre la vérité prescrite – selon ma conviction – par le Livre de

Dieu » (Lettre 19). Mieux vaut renoncer à la raison et douter de la lumière naturelle qu'embrasser des impiétés.

Le plus forcené de tous est un ex-disciple, Albert Burgh, converti à la foi catholique et qui depuis Rome envoie à son ancien maître une missive hallucinée : « Vous vous targuez d'avoir trouvé la vraie philosophie. Comment savez-vous que cette doctrine est la meilleure parmi toutes celles qui ont été proposées dans le monde ou qui peuvent l'être dans l'avenir ? Avez-vous examiné toutes les philosophies enseignées, soit ici, soit dans l'Inde et dans le monde entier, pour ne rien dire de celles qui sont encore à venir ? » Plus loin, le même argument tourne au délire : « même si vous vous appuyiez sur des principes vrais, vous n'en seriez pas moins hors d'état d'expliquer toute la suite des événements qui sont arrivés ou arrivent dans le monde, et vous n'auriez pas le droit de proclamer audacieusement que tout ce qui paraît contraire à vos principes, est en réalité impossible ou faux. Très nombreuses en effet, que dis-je, innombrables, sont les choses que vous êtes incapable d'expliquer, à supposer qu'il y ait quelque chose de connaissable avec certitude dans la Nature... Vous êtes complètement incapable d'expliquer par vos principes ce qui se produit dans les sortilèges et les incantations... les apparitions de divers esprits bons ou mauvais... les Sirènes, les Kobolds qui apparaissent dans les mines... Eussiez-vous, philosophe, l'esprit mille fois plus subtil et pénétrant que vous ne l'avez, vous ne pourriez rien dire de définitif sur toutes ces choses » (Lettre 67).

À ces imprécateurs, ces doctrinaires de l'ignorance, ces plénipotentiaires du néant, Spinoza répond inlassablement : attention, ne corrompez pas le savoir avec l'ignorance, l'être avec le non-être ; et ne faites pas de l'entreprise de connaître une affaire de tout ou rien. Le savoir a, non pas des limites, mais des degrés ; et ce n'est pas parce que je ne sais pas tout que j'ignore ce dont j'ai d'ores et déjà la certitude. Réfuter le certain par l'incertain, c'est folie. Ainsi, à Boxel : « je ne dis pas que je connaisse Dieu entièrement, mais certains de ses attributs, non pas tous ni la plus grande partie ; et il est certain que cette ignorance de la plupart ne m'empêche pas d'avoir connaissance de quelques-uns. Lorsque j'étudiais les *Éléments* d'Euclide, j'ai compris en premier lieu que la somme des trois angles d'un triangle était égale à deux

droits et je percevais clairement cette propriété du triangle, bien que je fusse ignorant de beaucoup d'autres » (Lettre 56). À Blyenbergh : « Si vous admettez que Dieu parle plus clairement et de façon plus efficace par l'Écriture que par la lumière naturelle de l'entendement qu'il nous a également donnée et qu'il conserve incorruptible, vous avez, pour soumettre votre entendement aux opinions que vous croyez trouver dans l'Écriture, de solides raisons ; moi-même, je ne pourrais agir autrement. Mais, je dois l'avouer sans ambages, je n'ai pas de l'Écriture une connaissance claire, bien que j'aie dépensé quelques années à l'étudier, et je sais que je ne puis, quand je possède une démonstration solide, en venir jamais à des pensées qui me permettent de la mettre en doute » (Lettre 21). À Burgh enfin : « je ne prétends pas avoir trouvé la philosophie la meilleure ; mais je sais que je comprends la vraie. Si vous me demandez comment je le sais, je répondrai : de la même façon que vous savez que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits, et nul ne dira que cela ne suffit pas, pour peu que son cerveau soit sain et qu'il ne rêve pas d'esprits impurs nous inspirant des idées fausses semblables à des vraies ; le vrai est en effet à lui-même sa marque, ainsi que celle du faux. » (Lettre 76). À travers Burgh et autres hurluberlus, Spinoza vise Descartes. Nul Malin Génie ne saurait compromettre la vérité acquise et il faudrait avoir l'esprit malade pour douter de l'évidence.

### L'ignorance n'est pas un argument

L'argumentation des docteurs de l'ignorance est toujours la même, et conduit toujours à la même conclusion : l'homme doit s'humilier devant la toute-puissance de Dieu, dont le savoir et le pouvoir sont bien au-dessus de l'humaine capacité, et par conséquent c'est en confessant notre impuissance que nous reconnaitrons aussi Dieu. Il y aurait ainsi, paradoxalement, un savoir de l'ignorance : Dieu se connaît, ou du moins s'appréhende, du sein même de notre incompréhension, dont l'aveu conduirait à un étrange triomphe. On comprend pourquoi le *Traité théologico-politique* fit scandale, qui pose en son chapitre V que la croyance au miracle, c'est-à-dire à l'existence de l'incompréhensible, conduit droit à l'athéisme. Oldenburg le sommait de s'expliquer à ce sujet, Spinoza durcit le propos : « ceux qui

entreprennent de fonder l'existence de Dieu et la religion sur les miracles, veulent démontrer l'obscur par le plus obscur et introduisent une nouvelle façon de raisonner : ce n'est plus la réduction à l'impossible, comme on dit, mais à l'ignorance » (Lettre 75).

Deux types de raisonnements croisent ainsi le fer, car les docteurs de l'ignorance prétendent en remonter au philosophe. L'appendice de la première partie de l'*Éthique* met en scène ce dialogue de sourds. Une tuile choit sur un passant, et le tue. L'événement frappe les esprits : un tel drame, le hasard ne suffit pas à l'expliquer et si la tuile est tombée, c'était *pour* tuer. Il faut donc imaginer une main invisible et toute-puissante, intentionnelle et imprévisible, en un mot, redoutable. L'homme de science, dès lors, aura beau hisser la voile de son frêle savoir météorologique pour replacer l'événement dans l'enchaînement des causes naturelles : cette cause, c'est le vent, dit-il ; mais pourquoi le vent, objectent-ils ? – « parce que la mer avait commencé de s'agiter la veille » ; mais pourquoi s'est-elle agitée ? « Et ils ne cesseront de multiplier les questions sur les causes des causes, jusqu'à ce que vous soyez réfugié dans la volonté de Dieu, cet asile de l'ignorance ». Le vent souffle où Il veut.

Voici donc la citadelle humaine inondée par la mer de l'Ignorance, avec ses dieux à trident, Léviathans cuirassés d'écailles qui, comme tout tyran, veulent être à la fois craints et adorés ; et quadrillée par les représentants de l'Idole, prêtres et théologiens de tout poil. Mais qu'est-ce en réalité que la « volonté de Dieu » ? Rien que du vent ; rien qu'une façon spécieuse de désigner notre ignorance, érigée en système-totem, objet de crainte et d'admiration.

Ce système, le spinozisme achevé permettra de le démonter par ses causes premières. Mais, en ce début de l'*Éthique*, ce n'est pas encore possible, ni d'ailleurs nécessaire : on peut en retracer aisément la genèse en prenant pour point de départ « ce que tous doivent admettre : à savoir, que les hommes naissent ignorants des causes et désirent l'utile, ce dont ils ont conscience ». La conscience est à la fois savoir de ce qui est donné immédiatement (les hommes ont conscience, sinon d'eux-mêmes, du moins du fait qu'ils recherchent ce qui leur est utile) et ignorance (ils commencent par